

AB

2
22 k 25

Dies. Aug. 1792



Eleon. Maximil. Christine Prinzesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss.

1792

L'ORPHELIN

DE

LA CHINE,

TRAGÉDIE DE VOL

*Représentée pour la première fois à
Paris, le 20 Août 1755.*

Avec deux lettres critiques.

*Alkeusf
oct. 1756 av. B.*



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire,
rue & à côté de la Comédie Française,
au Parnasse.

M. DCC. LV.

L'ORPHELIN

DE

LA CHINE,

TRAGEDIE DE VOLTAIRE

Représentée pour la première fois à
Paris, le 20 Août 1755.

Avec deux lettres critiques.

*Altkauf
am 1756 an Breslau / de Voltaire*



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire,
rue & à côté de la Comédie Française,
au Parnasse.

M. DCC. LV.

FORPHELL

JACHT

WAGNER



AB. 22 ²/₁ 25

Verlag von M. H. ...
Halle



TAIRE

Breslauische Bibliothek



22 1/2 25



A MONSEIGNEUR
LE MARECHAL
DUC DE RICHELIEU,
PAIR DE FRANCE,

*Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi,
Commandant en Languedoc, l'un des Quarante
de l'Académie.*



Je voudrais, Monseigneur,
vous présenter de beau
marbre comme les Gé-
nois, & je n'ai que des
figures Chinoises à vous offrir. Ce pe-
tit ouvrage ne parait pas fait pour vous.
Il n'y a aucun Héros dans cette pièce qui
ait réuni tous les suffrages par les agré-
ments de son esprit, ni qui ait soutenu

une République prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne Anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, & où je devais n'être que Philolophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié; cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul; il a toujours inspiré mes actions & mes paroles; il se trompe quelquefois, vous le savez; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible Tragédie peut durer quelque tems après moi, on sache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que si votre Oncle fonda les beaux Arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de *l'Orphelin de Tchao*, Tragédie Chinoise tra-

duite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette pièce Chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la Dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la Nation vaincue; ils protégèrent tous les Arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ses Loix.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare: & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand Empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus: & les deux peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes Loix du monde: événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La Tragédie Chinoise qui porte le nom de *l'Orphelin*, est tirée d'un recueil

immense des piéces de Théâtre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet Art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivants des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le Poëme Dramatique ne fut donc long-tems en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du Monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cens années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la Morale, & qui instruisent en allégories toutes les Nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former

L'Art Dramatique: cependant ces Peuples ingénieux ne s'en avifèrent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, sont les seuls peuples anciens, qui ayent connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Petersbourg, que les Théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaste Empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours; mais

aussi c'est un chef d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nous *Troubadours*, notre *Bazoche*, la société des *Enfans sans souci*, & de la *Mère-fotte*, n'approchaient pas de l'auteur Chinois. Il faut encore remarquer, que cette Pièce est écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII.* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaises & Espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au delà des Pirenées & de la Mer. L'action de la pièce Chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespeare* & de *Lope de Véga*, qu'on a nommé Tragédies; c'est un entassement d'événements incroyables. L'ennemi de la Maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le Chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous

devenait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'Empereur, & envoie à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, & un poignard; *Tchao* chante, selon l'usage, & se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la Terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cens personnes de la Maison de *Tchao*. La Princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la Maison, & qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit envelopé dans la destruction générale.

On croit lire les mille & une nuit en action & en scènes: mais malgré l'incroyable, il y régne de l'intérêt; & malgré la foule des événements, tout est de la clarté la plus lumineuse: ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes les Nations; & ce mérite manque à beaucoup de nos pièces mo-

dernes. Il est vrai que la pièce Chinoise n'a pas d'autres beautés: unité de tems & d'action, développement de sentimens, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisons alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, & si longtems auparavant, savaient faire de meilleurs Poëmes Dramatiques que tous les Européans *, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'Art, tandis qu'à force de soins & de tems notre Nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la Terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers éléments de la Poësie, de l'Eloquence, de

* Le Père du Halde, tous les Auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

la Physique, de l'Astronomie, de la Peinture, connus par eux si longtems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres Peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur Histoire des sujets de Tragédie, & ils ignorent si nous avons une Histoire.

Le célèbre Abbé *Métastasio* a pris pour sujet d'un de ses Poèmes Dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire, un Orphelin échappé au carnage de

sa Maison, & il a puisé cette aventure dans une Dynastie qui régna neuf cens ans avant notre Ere.

La Tragédie Chinoise de *l'Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette peinture, qui est un des grands secrets de l'Art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire, que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaire*, & jusqu'à cette pièce Chinoise, bonne, ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, & que dans l'histoire du siècle de *Louis XIV.* j'ai célébré mon Roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de qua-

rante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Espagnol par le célèbre *Navarette*.

„Si tu composes quelque ouvrage,
„ne le montre qu'à tes amis; crains le
„public, & tes confrères; car on falsi-
„fiera, on empoisonnera ce que tu auras
„fait, & on t'imputera ce que tu n'auras
„pas fait. - La calomnie, qui a cent
„trompettes, les fera sonner pour te per-
„dre, tandis que la vérité qui est muette
„restera auprès de toi. Le célèbre *Ming*
„fut accusé d'avoir mal pensé du *Tien* &
„du *Li*, & de l'Empereur *Vang*. On
„trouva le vieillard moribond qui ache-
„vait le panégyrique de *Vang*, & un hym-
„ne au *Tien*, & au *Li*; &c.

MUNICIPAL

P E R S O N N A G E S.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, }
OSMAN, } Guerriers Tartares.

ZAMTI, Mandarin Lettré.

IDAME, femme de Zamti.

ASSELI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

*La Scène est dans un Palais des Mandarins
qui tient au Palais Impérial, dans la ville
de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.*

L'ORPHELIN



L'ORPHELIN
DE
LA CHINE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
IDAME, ASSELI.

IDAME.



e peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce Palais sanglant, ouvert à des
Tartares,
Tombe avec l'Univers sous ces Peuples
barbares,

Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

A

A S S E' L I.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
 Les tristes sentimens de sa propre infortune?
 Qui de nous vers le Ciel n'élève pas ses cris
 Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?
 Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnuë,
 Où le Roi dérobaît à la publique vuë
 Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
 Interprètes des Loix, Ministres des Autels,
 Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
 Dont n'a point approché cette guerre homicide,
 Nous ignorons encore à quelle atrocité
 Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
 Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
 Le dernier coup approche, & vient fraper nos têtes.

I D A M E'.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
 Chère & triste Asséli, fais-tu quelle est la main
 Qui du Catai sanglant presse le vaste Empire,
 Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

A S S E' L I.

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois.
 C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
 Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
 Oëtar son Lieutenant, déjà dans sa furie,
 Porte au Palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
 Le Catai passe enfin sous des Maîtres nouveaux.
 Cette ville, autrefois Souveraine du monde,
 Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
 Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
 Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

I D A M E'.

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite,
 Sous qui de cet Etat la fin se précipite,
 Ce destructeur des Rois, de leur sang abreuvé,
 Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé,

Un guerrier vagabond de ces deserts sauvages,
 Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages ?
 C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
 Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
 Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
 Aux portes du Palais demander un azile.
 Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

A S S E' L I.

Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés !
 Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
 A vos parens surpris parurent un outrage !
 Lui qui traîne après lui tant de Rois ses suivans,
 Dont le nom seul impose au reste des vivans !

I D A M E'.

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
 Sa future grandeur brillaient sur son visage.
 Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
 Et lorsque de la Cour il mendiait l'apui,
 Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître,
 Il m'aimait ; & mon cœur s'en applaudit peut-être :
 Peut-être qu'un secret je tirais vanité
 D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
 De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
 D'instruire à nos vertus son féroce courage,
 Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
 Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
 Il eût servi l'Etat, qu'il détruit par la guerre :
 Un refus a produit les malheurs de la Terre,
 De nos Peuples jaloux tu connais la fierté,
 De nos Arts, de nos Loix l'auguste antiquité,
 Une Religion de tout temps épurée,
 De cent siècles de gloire une suite averée,
 Tout nous interdisait dans nos préventions
 Une indigne alliance avec les Nations.
 Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage ;
 Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.

Qui l'eût cru, dans ces temps de paix & de bonheur,
 Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur ?
 Voilà ce qui m'allarme, & qui me défespère ;
 J'ai refusé sa main ; je suis épouse & mère ;
 Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,
 Et l'Univers fait trop s'il aime à se venger.
 Etrange destinée, & revers incroyable !
 Est-il possible, ô Dieu ! que ce peuple innombrable
 Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
 Comme de vils troupeaux que l'on mene au trépas !

A S S E' L I.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
 Mais nous ne savons rien que par la renommée,
 Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

I D A M E'.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
 J'ignore à quel excès parviennent nos misères ;
 Si l'Empereur encore au Palais de ses Pères
 A trouvé quelque azile, ou quelque défenseur ;
 Si la Reine est tombée aux mains de l'oppresséur ;
 Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
 Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
 Ce malheureux enfant à nos soins confié,
 Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
 Mon époux au Palais porte un pié téméraire.
 Une ombre de respect pour son saint Ministère
 Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
 On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
 Qui remplissent de sang la terre intimidée,
 Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée ;
 Tant la Nature même en toute nation
 Grava l'Etre suprême, & la Religion.
 Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche ;
 La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma
 bouche.

Je me meurs, . .

SCÈNE II.

IDAME, ZAMTI, ASSELI.

I D A M E.

Est-ce vous, époux infortuné?

Notre sort sans retour est-il déterminé?

Hélas qu'avez-vous vu?

Z A M T I.

Ce que je tremble à dire.

Le malheur est au comble; il n'est plus, cet Empire,

Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu,

De quoi nous a servi d'adorer la vertu!

Nous étions vainement, dans une paix profonde,

Et les Législateurs & l'exemple du monde.

Vainement par nos Loix l'Univers fut instruit;

La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.

J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,

Par des fleuves de sang se frayant une entrée,

Sur les corps entassés de nos frères mourans,

Portant partout le glaive, & les feux dévorans.

Ils pénètrent en foule à la demeure auguste,

Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,

D'un front majestueux attendait le trépas;

La Reine évanouie était entre ses bras.

De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage

Commençait vainement à croître avec leur âge,

Et qui pouvaient mourir les armes à la main,

Étaient déjà tombés sous le fer inhumain.

Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance

N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense;

A 3

On les voyait encore autour de lui pressés,
 Tremblans à ses genoux qu'ils tenaient embrassés,
 J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
 J'approche en frémissant de ce malheureux père;
 Je vois ces vils humains, ces monstres des deserts,
 A notre auguste Maître osant donner des fers,
 Traîner dans son Palais d'une main sanguinaire,
 Le père, les enfans, & leur mourante mère.
 Le pillage & le meurtre environnaient ces lieux.
 Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux;
 Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
 Du Conquérant Tartare & du peuple ignorée;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
 Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis;
 Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
 J'ai senti ranimer ma force languissante;
 J'ai revolè vers vous. Les ravisseurs sanglans
 Ont laissé le passage à mes pas chancelans;
 Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
 Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
 Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
 Soit que cet ornement d'un Ministre des Cieux,
 Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore,
 A la férocité puisse imposer encore;
 Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds desseins,
 Pour sauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
 Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
 Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

I D A M E.

Seigneur, il ferait tems encor de le sauver:
 Qu'il parte avec mon fils; je les peux enlever.
 Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
 De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite:
 Allons vers la Corée, au rivage des mers,
 Aux lieux où l'Océan ceint ce triste Univers;
 La terre a des deserts & des antres sauvages,

Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aziles sacrés,
Eloignés des vainqueurs, & peut être ignorés,
Allons, le tems est cher, & la plainte inutile.

Z A M T I.

Hélas! le fils des Rois n'a pas même un azile!
J'attens les Coréens; ils viendront, mais trop tard,
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saififfons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

S C E N E III.

ZAMTI, IDAME, ASSELI, ETAN.

Z A M T I.

Etan, où courez-vous, interdit, consterné?

I D A M E.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

E T A N.

Vous êtes observés, la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'Empereur.

Z A M T I.

Il n'est donc plus?

I D A M E.

O Cieux!

A 4

E T A N.

De ce nouveau carnage
 Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
 Son épouse, ses fils sanglans & déchirés...
 O famille de Dieux sur la terre adorés!
 Que vous dirai-je, hélas? Leurs têtes exposées
 Du vainqueur insolent excitent les risées;
 Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer
 Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer,
 De nos honteux soldats les alfanges errantes
 A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
 Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
 Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
 Publiant à la fin le terme du carnage,
 Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
 Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor;
 On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
 Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
 Dont les seuls Lieutenants oppriment cet Empire,
 Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
 Vient toujours implacable, & toujours indigné,
 Consommer sa colère, & venger son injure.
 Sa Nation farouche est d'une autre nature
 Que les tristes humains qu'enferment nos remparts,
 Ils habitent des champs, des tentes, & des chars;
 Il se croiraient gênés dans cette ville immense.
 De nos Arts, de nos Loix la beauté les offense.
 Ces brigands vont changer en d'éternels deserts
 Les murs que si long tems admira l'Univers,

I D A M E.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
 Dans mon obscurité j'avais quelque espérance;
 Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés,
 Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
 Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître!

ZAMTI.

Les notres sont tombés: le juste Ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAME.

O Ciel, prends ma défense.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME, ASSELI, OCTAR,
GARDES.

OCTAR.

Esclaves, écoutez; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos Rois;
C'est vous qui l'élevez: votre soin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De mettre sans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre: allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage.
Vont encore en ces lieux signaler son courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.



SCENE V.

ZAMTI, IDAME.

IDAME.

Où sommes-nous réduits? ô monstres, ô terreur!
 Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
 Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
 Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
 Vous ne répondez rien; vos soupirs élanés
 Au Ciel qui nous accable en vain sont adressés,
 Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on sacrifie
 Aux ordres d'un soldat ton innocente vie!

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAME.

De quoi lui serviront vos malheureux secours?
 Qu'importent vos sermens, vos stériles tendresses?
 Etes-vous en état de tenir vos promesses?
 N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah! Ciel! Et quoi, vous voudriez
 Voir du fils de mes Rois les jours sacrifiés?

IDAME.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes,
 Et si je n'étais mère, & si dans mes allarmes,
 Le Ciel me permettait d'abreger un destin
 Nécessaire a mon fils élevé dans mon sein,
 Je vous dirais, Mourons; & lorsque tout succombe
 Sous les pas de nos Rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,

Qui pourroit redouter & refuser la mort ?
 Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
 Le brave la défie, & marche au devant d'elle,
 Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

I D A M E.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?
 Vous baïſſez vos regards, vos cheveux ſe hériffent,
 Vous pâliſſez, vos yeux de larmes ſe rempliſſent ;
 Mon cœur répond au vôtre, il ſent tous vos tourmens !
 Mais que réſolvez - vous ?

Z A M T I.

De garder mes ſermens,
 Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

I D A M E.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCENE VI.

Z A M T I, E T A N.

E T A N.

Seigneur, votre pitié ne peut le conſerver.
 Ne ſongez qu'à l'Etat que ſa mort peut ſauver,
 Pour le ſalut du peuple il faut bien qu'il périſſe.

Z A M T I.

Où... je vois qu'il faut faire un triſte ſacrifice,
 Ecoute : cet Empire eſt-il cher à tes yeux ?
 Reconnoiſſes-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
 Ce Dieu que ſans mélange annonçaient nos ancêtres,
 Méconnu par le Bonze, inſulté par nos Maîtres ?

E T A N.

Dans nos communs malheurs il eſt mon ſeul apui ;
 Je pleure la patrie, & n'eſpère qu'en lui.

Z A M T I.

Jure ici par son nom, par sa toute puissance,
 Que tu conserveras dans l'éternel silence
 Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
 Jure-moi que tes mains oferont accomplir
 Ce que les intérêts, & les Loix de l'Empire,
 Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

E T A N.

Je le jure; & je veux, dans ces murs désolés,
 Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
 Si trahissant vos vœux, & démentant mon zèle,
 Ou ma bouche, ou ma main, vous étai infidèle.

Z A M T I.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

E T A N.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
 Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
 Laisent donc place encore à des larmes nouvelles!

Z A M T I.

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer!

E T A N.

On presse, & cet enfant qui vous est étranger . . .

Z A M T I.

Etranger! Lui, mon Roi!

E T A N.

Notre Roi fut son père;
 Je le sai, j'en frémiss: parlez, que dois-je faire?

Z A M T I.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
 Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
 De ce dépôt sacré tu fais quel est l'azile;
 Tu n'es point observé; l'accès t'en est facile.
 Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
 Dans le sein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
 Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée,
 Ce tendre rejetton d'une tige adorée.

Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs.
 Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
 Il peut sauver mon Roi. Je prens sur moi le reste.

E' T A N.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste?
 Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

Z A M T I.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

E' T A N.

Vous, Seigneur?

Z A M T I.

O nature! ô devoir tyrannique!

E' T A N.

Eh bien!

Z A M T I.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

E' T A N.

Votre fils!

Z A M T I.

Songe au Roi que tu dois conserver.

Prens mon fils... que son sang... je ne puis achever.

E' T A N.

Ah! que m'ordonnez-vous?

Z A M T I.

Respecte ma tendresse,

Respecte mon malheur, & surtout ma faiblesse.

N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré;

Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

E' T A N.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.

A quel devoir affreux me faut-il satisfaire?

J'admire avec horreur ce dessein généreux;

Mais si mon amitié...

Z A M T I.

C'en est trop, je le veux.

Je suis père; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,

S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
 J'ai fait taire le sang; fais taire l'amitié.
 Cours.

E T A N.

Il faut obéir.

Z A M T I.

Laisse-moi par pitié.

SCENE VIII.

Z A M T I seul.

J'ai fait taire le sang! Ah trop malheureux père!
 J'entens trop cette voix si fatale, & si chère.
 Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
 Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
 De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
 L'homme est trop faible, hélas, pour dompter la
 nature.
 Que peut-il par lui-même? Achèves, soutiens moi;
 Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMTI seul.

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre.
 Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre.
 Je tremble malgré moi de son fatal retour.
 O mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour?
 Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice?
 Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice;
 Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
 Pour apprendre l'effet de mes funestes soins?
 En ai-je encore assez pour cacher mes allarmes?

SCÈNE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

Viens, ami . . . je t'entens . . . je sçai tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils . . .

Z A M T I.

Arrête; parle-moi
De l'espoir de l'Empire, & du fils de mon Roi:
Est-il en sûreté?

E' T A N.

Les tombeaux de ses Pères
Cachent à nos Tyrans sa vie & ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés,
Présent fatal peut-être.

Z A M T I.

Il vit: c'en est assez,
O vous, à qui je rends ces services fidèles,
O mes Rois, pardonnez mes larmes paternelles.

E' T A N.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté?

Z A M T I.

Où porter ma douleur, & ma calamité?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le desespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

E' T A N.

On a ravi son fils dans sa fatale absence:
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance?
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au fatal Orphelin, dont on poursuit les jours

Z A M T I.

Ah! du moins, cher E'tan, si tu pouvais lui dire,
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire;
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté.
Imposons quelque tems à sa crédulité.
Hélas! la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime; & les humains sont malheureux par elle.
Allons... Ciel! elle même approche de ces lieux;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

S C E.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAME.

IDAME.

Qu'ai-je vû? Qu'a-t-on fait? Barbare, est-il possible?

L'avez-vous commandé, ce sacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; & le Ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté;
Non, vous ne ferez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre Roi,

IDAME.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAME.

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop; mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au sang de mon malheureux Maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAME.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vû nos murs en cendre, & ce Trône abattu;
J'ai pleuré de nos Rois les disgrâces affreuses;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses,

B

Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
 Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
 Ces Rois ensevelis, disparus dans la poudre,
 Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre?
 A ces Dieux impuissans, dans la tombe endormis,
 As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
 Hélas! grands, & petits, & sujets, & Monarques,
 Distingués un moment par de frivoles marques,
 Egaux par la nature, égaux par le malheur,
 Tout mortel est chargé de sa propre douleur:
 Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage,
 Rassembler nos débris, voilà notre partage.
 Où serais-je, grand Dieu! si ma crédulité
 Eût tombé dans le piège à mes pas présenté;
 Auprès du fils des Rois si j'étais demeurée.
 La victime aux bourreaux allait être livrée;
 Je cessais d'être mère; & le même couteau
 Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
 Graces à mon amour, inquiète, troublée,
 A ce fatal berceau l'instinct m'a rapellée;
 J'ai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
 Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
 Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle!
 J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
 Qui soutient de son lait ses misérables jours,
 Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
 J'ai conservé le sang du fils & de la mère,
 Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

Z A M T I.

Quoi, mon fils est vivant!

I D A M E.

Oui, rends graces au Ciel;
 Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
 Repens-toi.

Z A M T I.

Dieu des Cieux, pardonnez cette joie,

Qui se mêle un moment aux pleurs ou je me noie!
 O ma chère Idamé, ces moments seront courts.
 Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
 Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
 Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
 Nos Tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
 Nos citoyens tremblants avec nous égorgés
 Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
 De soldats entourés, nous n'avons plus d'aziles.
 Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
 A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
 Il faut subir son sort.

I D A M E'.

Ah! cher Epoux, demeure;
 Ecoute-moi, du moins.

Z A M T I.

Hélas! ... il faut qu'il meure.

I D A M E'.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crains mon désespoir,
 Crains sa mère.

Z A M T I.

Je crains de trahir mon devoir.
 Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
 Aux détestables mains d'un Conquérant impie.
 C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
 Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
 Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides,
 Allez, ce jour n'est fait que pour des patricides.
 Comblez en les horreurs, trahissez à la fois
 Et le Ciel, & l'Empire, & le sang de vos Rois.

I D A M E'.

De mes Rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
 Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
 Va; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous,
 Que ces noms si sacrés & de père & d'époux.
 La Nature & l'Hymen, voilà les loix premières,

Les devoirs, les liens des Nations entières :
 Ces Loix viennent des Dieux ; le reste est des humains.
 Ne me fais point haïr le sang des Souverains :
 Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide :
 Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
 Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.
 Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
 Je prens pitié de lui ; prens pitié de toi même,
 De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
 Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
 O père infortuné, cher & cruel époux,
 Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
 Ce mortel qu'aujourd'hui le sort à fait ton Maître ;
 Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
 Que le plus pur amour a formé dans mon flanc :
 Et ne résiste point au cri terrible & tendre
 Qu'à tes sens défolés l'amour a fait entendre !

Z A M T I.

Ah ! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
 Dont la nature & vous combattent mon devoir.
 Trop faible épouse, hélas, si vous pouviez connaître ! . .

I D A M E'.

Je suis faible, oui, pardonne ; une mère doit l'être.
 Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
 Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
 Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
 A la place du fils sacrifier la mère,
 Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien ;
 Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

Z A M T I.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZANTI, IDAME, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi vous osez reprendre
 Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
 Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux:
 Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
 Allez: votre Empereur en ces lieux va paraître,
 Apportez la victime aux pieds de votre Maître.
 Soldats, veillez sur eux.

ZANTI.

Je suis prêt d'obéir.
 Vous aurez cet enfant.

IDAME.

Je ne le puis souffrir.
 Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
 Voici votre Empereur: ayez soin d'empêcher.
 Que tous ces vils captifs osent en approcher.



SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN,
Troupe de Guerriers.

G E N G I S.

O na poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois suffit à ma vengeance :
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, & des rébellions,
Qu'un fantôme de Prince inspire aux Nations.
Sa famille est éteinte, il vit ; il doit la suivre,
Je n'en veux qu'a des Rois, mes sujets doivent vivre.

Cessez de mutiler tous ces grands monuments
Ces prodiges des Arts consacrés par les tems.
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage.

Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives de Loix, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
S l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.

A un de ses suivans.

Vous dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite.
Soyez de mes décrets le fidèle interprète ;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanais.
Sortez : demeure Octar.

SCÈNE VI.
GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! pouvais-tu croire,
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce Trône ; & je régne en des lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où, caché dans la foule, & cherchant un azile,
J'esluyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le Genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

GENGIS.

Mon esprit je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur.
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne ;
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépôt trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son Roi,

Que son œil entrevit, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servit à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée.
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas;
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour;
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugué nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'apreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux:
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux;
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire:
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier: je ne veux point la voir,
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Oëtar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

SCÈNE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée;
 Une garde autour d'elle était déjà rangée.
 Mais un événement, que je n'attendais pas,
 Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas;
 Une femme éperdue, & de larmes baignée,
 Arrive, tend les bras à la garde indignée;
 Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
 Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez.
 C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime;
 Le désespoir affreux, qui parle & qui l'anime,
 Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
 Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
 Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
 Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
 Cependant son époux devant nous appelé,
 Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
 Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
 De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste;
 Frappez; voilà le sang que vous me demandez.
 De larmes en parlant ses yeux font inondés.
 Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
 Longtems sans mouvement, sans couleur & sans vie,

Ouvrant enfin les yeux d'horreurs appesantis,
 Dès qu'elle a pû parler a réclamé son fils,
 Le mensonge n'a point des douleurs si sincères;
 On ne versa jamais de larmes plus amères.
 On doute, on examine, & je reviens confus
 Demander à vos pieds vos ordres absolus.

G E N G I S.

Je saurai démêler un pareil artifice,
 Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
 Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
 Et veut-on que le sang recommence à couler ?

O C T A R.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
 Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
 Aux enfans de son Maître on s'attache aisément.
 Le danger, le malheur ajoute au sentiment.
 Le fanatisme alors égale la Nature;
 Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
 Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
 Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

G E N G I S.

Quelle est donc cette femme ?

O C T A R.

On dit qu'elle est unie
 A l'un de ces Lettrés que respectait l'Asie,
 Qui trop énorqueillis du faste de leurs Loix,
 Sur leur vain Tribunal osaient braver cent Rois.
 Leur foule est innombrable; ils sont tous dans les
 chaînes;
 Ils connaîtront enfin des Loix plus souveraines.
Zanti c'est-là le nom de cet esclave altier,
 Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

G E N G I S.

Allez interroger ce couple condamnable;
 Tirez la vérité de leur bouche coupable;
 Que nos guerriers surtout, à leur poste fixés,

Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
 Q'aucun d'eux ne s'écarte : on parle de surprise,
 Les Coréens, dit on, tentent quelque entreprise :
 Vers les rives du fleuve on a vû des soldats,
 Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
 Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
 A porter le carnage aux bornes de la Terre.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

GENGIS, OSMAN,
Troupe de Guerriers.

G E N G I S.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ?
Ce fantôme de Prince à leur garde commis,
Entre les mains d'Ostar est-il enfin remis ?

O S M A N.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourments ce Mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frapa notre vue.
Seigneur, le croiriez vous ? Cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter.

Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter,
 Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
 Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence;
 Puisqu'il est tout-puissant il sera généreux;
 Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux?
 C'est ainsi qu'elle parle; & j'ai dû lui promettre
 Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.

(à sa suite.)

Oui, qu'elle vienne; allez, & qu'on l'amene ici.
 Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
 Des soupirs affectés, & quelques larmes feintes,
 Aux yeux d'un Conquérant on puisse en imposer.
 Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
 Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
 Et mon cœur dès longtems s'est affermi contre elles.
 Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
 Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je! est-il possible? ô Ciel, ô destinée!
 Ne me trompai-je point; est-ce un songe, une erreur?
 C'est Idamé; c'est elle, & mes sens . . .



SCENE II.

GENGIS, IDAME', OCTAR, OSMAN,
GARDES.

I D A M E'.

Ah! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

G E N G I S.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant ...
Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre ...
Le destin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
Les tems sont bien changés: mais si l'ordre des Cleux,
D'un habitant du Nord méprisable à vos yeux,
A fait un Conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuia Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au destin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande sa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prens sous ma garde.

I D A M E'.

A peine je respire.

G E N G I S.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer?

I D A M E'.

Ah! des infortunés épargnez la misère.

G E N G I S.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

I D A M E'.

Vous, Seigneur!

G E N G I S.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

I D A M E'.

Ah! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.

Vous me l'avez promis, sa grace est prononcée.

G E N G I S.

Sa grace est dans vos mains: ma gloire est offensée,

Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili;

En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi;

C'est peu de m'enlever le sang que je demande,

De me désobéir alors que je commande,

Vous êtes dès longtems instruite à m'outrager;

Ce n'est pas d'aujourd' hui que je dois me venger.

Votre époux!... ce seul nom le rend assez coupable.

Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,

Qui sous ses loix, Madame, a pû vous captiver?

Quel est cet insolent qui pense me braver?

Qu'il vienne.

I D A M E'.

Mon époux vertueux & fidelle,

Objet infortuné de ma douleur mortelle,

Servit son Dieu, son Roi, rendit mes jours heureux.

G E N G I S.

Qui? ... lui? ... mais depuis quand formâtes-vous
ces nœuds?

I D A M E'.

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde

Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde,

G E N G I S.

J'entens, depuis le jour que je fus outragé;

Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

S C E N E III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté,*)
IDAME, ZAMTI (*de l'autre,*) Gardes.

G E N G I S.

Parle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

Z A M T I.

J'ai rempli mon devoir ; c'en est fait ; oui, Seigneur.

G E N G I S.

Tu fais si je punis la fraude & l'insolence ;
Tu fais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;
Que si le fils des Rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé,
Que son trépas certain va suivre ton supplice.

à ses Gardes.

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frapez.

Z A M T I.

Malheureux père !

I D A M E.

Arrêtez, inhumains,

Ah, Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur fait tenir sa promesse ?

G E N G I S.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouer ?
C'en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.

Sur

Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

I D A M E.

Eh bien, mon fils l'emporte; & si dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frapez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste Maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eut point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet Empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder;
Ce fils de tant de Rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, & n'a point hésité,
Il a livré son fils. La Nature outragée
Vainement déchirait son ame partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère.
Je devais l'imiter; mais enfin je suis mère.
Mon ame est au dessous d'un si cruel effort.
Je n'ai pû de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,

C

Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
 L'un n'attend son salut que de son innocence,
 Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
 Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
 Et l'époux que j'admire, & le sang de mes Rois.
 Digne époux, digne objet de toute ma tendresse,
 La pitié maternelle est ma seule faiblesse;
 Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
 Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

Z A M T I.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;
 Pour le sang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre,
 Ses jours sont assurés.

G E N G I S.

Traître, ils ne le font pas;
 Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

Z A M T I.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
 La souveraine voix de mes Maîtres augustes
 Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
 Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi.
 Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
 Arrache-moi la vie, & respecte mon zèle.
 Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler;
 Penses-tu que pour moi je puisse encor tembler?

G E N G I S.

Qu'on l'ôte de mes yeux,

I D A M E.

Ah! daignez...

G E N G I S.

Qu'on l'entraîne.

I D A M E.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine,
 Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
 Perdu mon Empereur, mon fils, & mon époux?
 Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie:

G E N G I S.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie,
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

I D A M E.

Ah! je l'avais prévu; je n'ai plus d'espérance.

G E N G I S.

Allez, dis-je, Idamé, si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

G E N G I S, O C T A R.

G E N G I S.

D'où vient que je gémiss ? d'où vient que je
balance ?

Quel Dieu parlait en elle & prenait sa défense ?

Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté

Un pouvoir au-dessus de mon autorité ?

Ah! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore;

Il me faut un ami; je n'en eus point encore;

Mon cœur en a besoin.

O C T A R.

Puisqu'il faut vous parler,

S'il est des ennemis qu'on vous doit immoler,

Si vous voulez couper d'une race odieuse,

Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,

Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,

Trop nécessaire apui du Trône d'un vainqueur,

Frape sans intervalle un coup sûr & rapide.

C 2

C'est un torrent qui passe en son cours homicide,
 Le tems ramène l'ordre & la tranquillité;
 Le peuple se façonne à la docilité;
 De ses premiers malheurs l'image est affaiblie;
 Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
 Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
 Qu'on ferme avec lenteur & qu'on r'ouvre le flanc,
 Que les jours renaissans ramènent le carnage,
 Le désespoir tient lieu de force & de courage,
 Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
 D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

G E N G I S.

Quoi! c'est cette Idamé! quoi! c'est-là cette esclave!
 Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave!

O C T A R.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié;
 Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
 Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
 Fut d'un feu passager la légère étincelle.
 Ses imprudens refus, la colère, & le tems,
 En ont éteint dans vous les restes languissans.
 Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
 D'un criminel obscur épouse méprisable.

G E N G I S.

Il en sera puni; je le dois, je le veux:
 Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
 Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre!
 Un esclave! un rival!

O C T A R.

Pourquoi vit-il encore?
 Vous êtes tout-puissant, & n'êtes point vengé!

G E N G I S.

Juste Ciel! à ce point mon cœur serait changé!
 C'est ici que ce cœur connaîtrait les allarmes,
 Vaincu par la beauté, défarmé par les larmes,
 Dévorant mon dépit, & mes soupirs honteux!

Moi rival d'un esclave, & d'un esclave heureux !
 Je souffre qu'il respire, & cependant on l'aime ;
 Je respecte Idamé jusqu'en son époux même ;
 Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
 Dans le cœur détesté de cet indigne époux,
 Est-il bien vrai que j'aime ? Est ce moi qui soupire ?
 Qu'est-ce donc que l'amour ? A-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos loix,
 Mes chars & mes courriers, mes flèches, mon carquois,
 Voilà mes passions, & ma seule science.
 Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
 Je connais seulement la victoire & nos mœurs ;
 Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs,
 Cette délicatesse importune, étrangère,
 Dément votre fortune & votre caractère.
 Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
 Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance !
 Je puis, je le fais trop, user de violence.
 Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
 D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
 De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
 Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
 Et de ne posséder dans la funeste ardeur
 Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
 Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
 Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares,
 Enfin, il faut tout dire ; Idamé prit sur moi
 Un secret ascendant, qui m'imposait la loi.
 Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souviennne,
 J'en étais indigné ; son ame eut sur la mienne,
 Et sur mon caractère, & sur ma volonté,
 Un empire plus sûr & plus illimité,
 Que je n'en ai reçu des mains de la victoire

Sur cent Rois détronés, accablés de ma gloire,
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rens tout entier à ma grandeur suprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

S C E N E V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

G E N G I S,

Eh bien, que réfout-elle? & que m'apprenez-
vous?

O S M A N.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'azile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras.
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice.
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

G E N G I S.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son ame, & faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son
Maître.
C'en est assez; volez.



SCÈNE VI.
GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant de Rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance,

GENGIS.

Qu'on respecte Idamé. Cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice ;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute.

OCTAR.

Seigneur, avez-vous pu penser
Qu'à de tels sentimens il puisse s'abaisser ?
Voulez-vous enhardir son audace funeste ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.
Allons.

OCTAR.

Qu'allez-vous faire ? & quel est votre espoir ?

C 4

G E N G I S.

De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,
 D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
 De la punir ; tu vois ma faiblesse nouvelle.
 Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
 Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

Ainsi la liberté, le repos & la paix,
 Ce but de mes travaux me fuira pour jamais ?
 Je ne puis être à moi ! D'aujourd' hui je commence
 A sentir tout le poids de ma triste puissance,
 Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
 Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.

(A sa suite.)

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
 L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre,
 Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux :
 Et sa tête à la main je marcherai contre eux,
 Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse ;
 J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

(Il reste seul.)

Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés
 Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés,
 Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
 Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
 Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
 Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité

SCENE II.
GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, avez vous vû ce Mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche,
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire: on dirait que sa voix
Du haut d'un Tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle,
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la Terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur
maitrise?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne soupçonnions pas?
A son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure,
L'autre pour son époux est prête à s'immoler;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.

Je vois que ses travaux ont instruit l'Univers ;
 Je vois un peuple antique, industrieux, immense ;
 Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
 De leurs voisins soumis heureux Législateurs,
 Gouvernant sans conquête, & regnant par les mœurs,
 Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
 Nos Arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
 Ah ; de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
 Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
 Nous rougissons de sang le char de la victoire ;
 Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
 Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,
 Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

O C T A R.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
 Quel mérite ont des Arts enfans de la mollesse,
 Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
 Le faible est destiné pour servir le plus fort.
 Tout cède sur la Terre aux travaux, au courage ;
 Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
 Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
 A je ne sai quels fers inconnus parmi nous ;
 Vous qui vous exposez à la plainte importune
 De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
 Ces braves compagnons de vos travaux passés
 Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
 Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rou-
 gissent.

Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.
 Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat,
 Excusez un Tartare, excusez un soldat
 Blanchi sous le harnois & dans votre service,
 Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
 Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

G E N G I S.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR,

Vous voulez ...

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi reprime la rudesse;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCENE III.

GENGIS seul.

A mon sort à la fin je ne puis résister?
Le Ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le Trône du monde,
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour la Cour;
Je les prens en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma
 suite,
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point ... c'est elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAME.

IDAME.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
 Ab, Seigneur, épargnez une femme, une mère.
 Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner,
 Votre époux peut se rendre; on peut lui pardonner.
 J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
 Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
 Peut-être ce n'est pas sans un ordre des Cieux,
 Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
 Peut-être le destin voulut vous faire naître,
 Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un Maître,
 Pour adoucir en moi cette âpre dureté
 Des climats où mon sort en naissant m'a jetté.
 Vous m'entendez; je régne, & vous pourriez reprendre
 Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
 Le divorce en un mot par mes loix est permis;
 Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
 S'il vous fut odieux, le Trône a quelques charmes;
 Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
 L'intérêt de l'Etat & de vos citoyens
 Vous presse autant que moi de former ces liens.
 Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
 Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre,
 Le destructeur des Rois dans la poudre oubliés,
 Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
 Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée,
 Par un rival indigne elle fut usurpée,

Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre,
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pensez vos intérêts, parlez en liberté.

I D A M E'.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point; vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le peux, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai, vous ferez plus surpris.
Il vous souvient du tems, & de la vie obscure,
Où le Ciel enfermaît votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'était que Témugin;
L'Univers n'était pas, Seigneur, en votre main;
Elle était pure alors, & me fut présentée.
Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

G E N G I S.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô Ciel! vous m'aime-
riez?

Vous!

I D A M E'.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir:
Du Dieu que nous servons, ils font la vive image;
Nous leur obéissons en tout tems, en tout âge.
Cet Empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; & s'il faut qu'il péricisse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être,

G E N G I S.

Quoi! vous m'auriez aimé!

I D A M E.

C'est à vous de connaître,

Que ce serait encore une raison de plus,
 Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
 Mon hymen est un nœud formé par le Ciel même;
 Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
 Je le préfère à vous, au Trône, à vos grandeurs,
 Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
 Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
 A remporter sur vous cette illustre victoire,
 A braver un vainqueur, à tirer vanité
 De ces justes refus qui ne m'ont point coûté.
 Je remplis mon devoir, & je me rens justice;
 Je ne fais point valoir un pareil sacrifice,
 Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
 Détachez vous d'un cœur qui les a méprisés;
 Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
 Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
 De ce faible triumphe il serait moins flatté,
 Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

G E N G I S.

Il fait mes sentiments; Madame, il faut les suivre;
 Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

I D A M E.

Il en est incapable; & si dans les tourments
 La douleur égarait ses nobles sentiments,
 Si son ame vaincue avait quelque molesse,
 Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faiblesse,
 De son cœur chancelant je deviendrais l'appui,
 En attestant des nœuds déshonorés par lui.

G E N G I S,

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, est-il croyable?
 Quoi! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu
 coupable,

Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !

I D A M E,

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère ;
Il pensait en Héros, je n'agissais qu'en mère.
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

G E N G I S.

Tout m'étonne dans vous ; mais aussi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus, quand vous me résistez,
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez,
Redoutez moi ; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

I D A M E.

Je sai qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les Loix vivent encore, & l'emportent sur vous.

G E N G I S.

Les Loix ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les a alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de Loix que celles de mon cœur,
Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur,
Les Loix que vous suivez m'ont été trop fatales,
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je crois aussi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos Loix, que je déteste,
Ordonnerent ma honte, & votre hymen funeste.
Je les anéantis ; je parle, c'est assez ;
Imitez l'Univers, Madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont con-
traires,
Mes ordres sont donnés ; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéissance.

Pensez

Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance;
 Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
 Un Maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAME, ASSELI.

IDAME.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie
 O pur sang de mes Rois! ô moitié de ma vie!
 Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre
 fort,

Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah reprenez plutôt cet empire suprême
 Qu'aux beautés, aux vertus attache le Ciel même;
 Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
 Aux loix de la raison qu'il lisait dans vos yeux;
 Un seul mot quelquefois désarme la colère.
 Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez
 plaire?

IDAME.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSELI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
 Dans nos calamités, le Ciel, qui vous seconde,
 Veut vous opposer seule à ce Tyran du monde.
 Vous avez vu tantôt son courage irrité
 Se dépouiller pour vous de sa férocité.
 Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
 Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre,
 Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;

D

Alfon épouse encore il n'est point enlevé;
 On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
 Sur les débris du monde a craint de vous déplaire;
 Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
 Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux;
 Son amour autrefois fut pur & légitime.

I D A M E'.

Arrête; il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAME, ASSELI.

I D A M E'.

Ah! dans ton infortune, & dans mon désespoir,
 Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir?

Z A M T I.

On le veut: du Tyran tel est l'ordre funeste;
 Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

I D A M E'.

On t'a dit à quel prix ce Tyran daigne enfin
 Sauver tes tristes jours & ceux de l'Orphelin?

Z A M T I.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune,
 Un citoyen n'est rien dans la perte commune:
 Il se doit oublier. Idamé, souviens-toi
 Que mon devoir unique est de sauver mon Roi;
 Nous lui devons nos jours, nos services, notre être,
 Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour fort
 Maître;

Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas,
 Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas;
 Mes soins l'ont enfermé dans ces aziles sombres,
 Où des Rois ses ayeux an révère les ombres;



La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
 En vain des Coréens le Prince généreux
 Attend ce cher dépôt que lui promet mon zèle.
 Etan de ton salut ce ministre fidèle,
 Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
 Toi seule à l'Orphelin restes dans l'Univers.
 C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
 Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.
 Remplissons de nos Rois les ordres absolus.
 Je leur donnai mon fils; je leur donne encor plus.
 Libre par mon trépas, va fléchir un Tartare,
 Passe sur mon tombeau dans les bras du Barbare.
 Je commence à sentir la mort avec horreur,
 Quand ma mort t'abandonne à cet Usurpateur.
 Mais mon Roi le demande; il le faut, & j'expie
 Par mon juste trépas ce sacrifice impie.
 Epouse le Tyran sous cet auspice affreux;
 Tu serviras de mère à ton Roi malheureux.
 Règne, que ton Roi vive, & que ton époux meure.
 Règne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux. . .

I D A M E.

Demeure.

Me connais-tu? veux-tu que ce funeste rang
 Soit le prix de ma honte, & le prix de ton sang?
 Penses-tu que je sois moins épouse que mère?
 Tu t'abusas, cruel, & ta vertu sévère
 A commis contre toi deux crimes en un jour,
 Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
 Barbare envers ton fils & plus envers moi-même;
 Ne te souvient-il plus qui je suis, & qui t'aime?
 Crois-moi: le juste Ciel daigne mieux m'inspirer;
 Je puis sauver mon Roi sans nous déshonorer.
 Soit amour, soit mépris, le Tyran, qui m'offense,
 Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance.
 Dans ces remparts fumants & de sang abreuvés,
 Je suis libre, & mes pas ne sont point observés.

D 2

Le Chef des Coréens s'ouvre un secret passage
 Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
 A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
 De ces tombeaux sacrés je fai tous les chemins;
 Je cours y ranimer sa languissante vie,
 Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
 Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
 Comme un présent d'un Dieu qui combat avec eux.
 Tu mourras, je le sai; mais tout couverts de gloire,
 Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
 Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands
 noms,

Et juges si mon cœur a suivi tes leçons.

Z A M T I.

O Dieu qui l'inspirez, que ton bras la soutienne!
 Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
 Toi seule as mérité que les Cieux attendris
 Daignent sauver par toi ton Prince & ton pais.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE I.

IDAME, ASSELI.

ASSELI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
 Quoi, je vous vois deux fois la captive en un
 jour!

Fallait-il affronter ce Conquérant sauvage?
 Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
 Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
 Que pouviez vous hélas?

IDAME.

J'ai fait ce que j'ai dû;
 J'ai lutté vainement contre ma destinée;
 Aux fers de mon Tyran le Ciel m'a ramenée;
 C'en est fait.

ASSELI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
 Retombe entre ses mains; & meurt presque en naissant:
 Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAME.

L'un & l'autre bientôt voit son heure dernière.

D 3

Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,
 C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
 Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
 Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître,
 Tout fumant de carnage, il m'a fait appeller,
 Pour jouir de mon trouble & pour mieux m'accabler,
 Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante,
 Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
 Sur le fils de mes Rois, sur mon fils malheureux.
 Je me suis en tremblant jettée au devant d'eux.
 Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée;
 Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
 La menace à la bouche, & détournant les yeux,
 Il est sorti pensif, & rentré furieux;
 Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
 Il leur criait vengeance, & changeait de pensée,
 Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
 Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

A S S E' L I.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
 Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste;
 L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné,
 Daignez demander grace, & tout est pardonné.

I D A M E'.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
 Ah! si tu l'avais vû redoubler mon outrage,
 M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

A S S E' L I.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
 Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
 S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

I D A M E'.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est tems d'achever
 Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

A S S E' L I.

Ah! que résolvez-vous?

I D A M E.

Quand le Ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon fort est dans mes mains.

A S S E' L I.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

I D A M E.

Tu me rens ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de Rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend:
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Hâira-t-il ma cendre après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée?
Poursuivra-t-il mon fils?



SCENE II.

IDAME, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez :
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.

(*A sa suite.*)

Veillez sur ces enfans; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.

(*A Asseli.*)

Eloignez - vous.

IDAME,

Seigneur, il veut encor me voir.
Jobéis, il le faut, je cède à son pouvoir,
Si j'obtenais du moins, avant de voir un Maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hazarde une prière vaine.
La victoire est chez vous implacable, inhumaine,
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?
Et ne puis je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand mon Maître a parlé, qui censeille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques Rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs Loix.
D'autres tems, d'autres mœurs: ici régnaient les
armes;

Nous ne ne connaissons point les prières, les larmes.
 On commande, & la terre écoute avec terreur.
 Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCENE III.

IDAME seule.

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
 Dans ces extrémités soutenez mon courage.
 Versez du haut des Cieux, dans ce cœur consterné,
 Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS-KAN, IDAME.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
 Assez humilié votre orgueil téméraire,
 Assez fait de reproche aux infidélités,
 Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
 Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
 Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
 Vous que j'avais aimée, & que je dûs haïr;
 Vous qui me trahissiez, & que je dois punir.

IDAME.

Ne punissez que moi; c'est la grace dernière
 Que j'ose demander à la main meurtrière,
 Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
 Eteignez dans mon sang votre inhumanité.

D 5

Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle :
Finissez ses tourmens.

G E N G I S.

Je ne le puis, cruelle :
Les miens sont plus affreux : je les veux terminer.
Je viens pour vous punir ; je puis tout pardonner.
Moi pardonner ? . . . à vous ! .. non, craignez ma
vengeance.

Je tiens le fils des Rois, le vôtre en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en suis indigné
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétens plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaine odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre,
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre.
Mais sachez qu'un Barbare, un Scythe, un destruc-
teur,

A quelques sentimens dignes de votre cœur.
Le destin, croyez moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; & dans le même tems
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;
Du rejetton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,

Le destin de son fils, le vôtre, le mien même :
 Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
 Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas
 D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
 Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse,
 Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse
 C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
 Tremblez de mon amour; tremblez de mes bienfaits.
 Mon ame à la vengeance est trop accoutumée;
 Et je vous punirais de vous avoir aimée.
 Pardonnez : je menace encore en soupirant.
 Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.
 Vous ferez d'un seul mot le sort de cet Empire :
 Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
 Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
 Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

I D A M E.

L'une & l'autre aujourd'hui ferai trop condamnable;
 Votre haine est injuste, & votre amour coupable.
 Cet amour est indigne & de vous & de moi;
 Vous me devez justice; & si vous êtes Roi,
 Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même.
 Je suis loin de braver votre grandeur suprême;
 Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez :
 Et vous-même en secret vous me justifiez.

G E N G I S.

Eh bien, vous le voulez; vous choisissez ma haine;
 Vous l'aurez; & déjà je la retiens à peine.
 Je ne vous connais plus; & mon juste courroux
 Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
 Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
 Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
 Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
 C'en en fait, & c'est vous qui les assassinez.

I D A M E.

Barbare!

G E N G I S.

Je le suis; j'allais cesser de l'être.
 Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un Maître,

Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
 Dont la laine est égale à votre inimitié.

I D A M E'.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce Maître sévère,
 Le Ciel l'a fait mon Roi: Seigneur, je le revère;
 Je demande à genoux une grace de lui,

G E N G I S.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
 Levez-vous: je suis prêt encore à vous entendre.
 Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre?
 Que voulez-vous? Parlez.

I D A M E'.

Seigneur, qu'il soit permis
 Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
 Que je lui parle.

G E N G I S.

Vous!

I D A M E'.

Ecoutez ma prière.

Cet entretien sera ma ressource dernière.
 Vous jugerez après si j'ai dû résister.

G E N G I S.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter:
 Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
 Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue,
 N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
 De me désobéir, & d'être mon rival.
 Il m'enleva son Prince, il vous a possédée.
 Que de crimes! Sa grace est encore accordée.
 Qu'il la tienne de vous: qu'il vous doive son sort:
 Présentez à ses yeux le divorce ou la mort.
 Oui, j'y consens. Ostar, veillez à cette porte.

Vous; suivez-moi. Quel soin m'abaisse & me trans-
porte!

Faut-il encore aimer? est-ce là mon destin?

(Il sort.)

IDAME' seule.

Je renaiss, & je sens s'affermir dans mon sein,
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAME.

IDAME'.

O toi, qui me tiens lieu de ce Ciel que j'im-
ploie,

Mortel plus respectable, & plus grand à mes yeux
Que tous ces Conquérens dont l'homme a fait des
Dieux:

L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le fais.

IDAME'.

C'est en vain que tu voulais deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue.
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.

Je mourrai consolé.

IDAME'.

Que deviendra mon fils?

Pardonne encor ce mot à mes sens attendris:

Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

Z A M T I.

Nos Rois font au tombeau, tout est dans l'esclavage.
 Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
 Qu'à respirer encor le Ciel a condamnés.

I D A M E'.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

Z A M T I.

Sans doute: & j'attendais les ordres du Barbare.
 Ils ont tardé longtems.

I D A M E'.

Eh bien, écoute-moi.

Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi!
 Les taureaux aux Autels tombent en Sacrifice;
 Les criminels tremblans sont traînés au Supplice;
 Les mortels généreux disposent de leur sort.
 Pourquoi des mains d'un Maître attendre ici la mort?
 L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
 De nos voisins altiers imitons la constance.
 De la Nature humaine ils soutiennent les droits,
 Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
 Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
 Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
 Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil
 Un Despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
 Nous avons enseigné ces braves Insulaires:
 Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires:
 Sachons mourir comme eux.

Z A M T I.

Je t'approuve; & je crois

Que le malheur extrême est au-dessus des Loix.
 J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes;
 Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
 Courbés sous nos Tyrans, nous attendons leurs
 coups.

I D A M E' (en tirant un poignard)

Tiens, fais libre avec moi; frappe & délivre-nous.

Z A M T I.

Ciel!

I D A M E'.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
 J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
 Ne portât sur moi même un coup mal assuré.
 Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
 Immole avec courage une épouse fidelle;
 Tout couvert de mon sang, tombe & meurs auprès
 d'elle.

Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux;
 Que le Tyran le voye, & qu'il en soit jaloux.

Z A M T I.

Grace au Ciel jusqu'au bout ta vertu persévère.
 Voilà de ton amour la marque la plus chère,
 Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
 Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

I D A M E' (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi: tu le dois, tu balances!

Z A M T I.

Je ne puis.

I D A M E'.

Je le veux.

Z A M T I.

Je frémis.

I D A M E'.

Tu m'offenses.

Frape, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

Z A M T I,

Eh bien, imite moi.

I D A M E' (*lui saisissant le bras.*)

Frape, dis-je. . .



SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAME, ZAMTI,
GARDES.

GENGIS *accompagné de ses Gardes, & désarmans
Zamti.*

Arrêtez.

Arrêtez, malheureux ! O Ciel ! qu'alliez-vous faire ?

I D A M E.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

Z A M T I.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

G E N G I S.

Oui... Dieu, Maître des Rois, à qui mon cœur
s'adresse,

Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi, qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits !

Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
Dans un cœur qui m'aima, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

I D A M E.

Que prétens-tu nous dire ?

Z A M T I.

Quel est-ce nouveau trait de l'inhumanité ?

D'où

I D A M E,

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

G E N G I S.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
 Vous me rendez justice, & je vais vous la rendre.
 A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vû.
 Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
 Je rougis sur le Trône où m'a mis la victoire
 D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
 En vain par mes exploits j'ai fû me signaler:
 Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
 J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même!
 Je l'apprens; je vous dois cette gloire suprême.
 Jouissez de l'honneur d'avoir pû me changer.
 Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
 Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
 De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie,
 Par le droit des combats j'en pouvais disposer:
 Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.
 Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
 Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
 Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
 Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.

(à Zamti.)

Soyez ici des Loix l'interprète suprême;
 Rendez leur Ministère aussi saint que vous-même;
 Enseignez la raison, la justice, & les mœurs.
 Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
 Que la sagesse régne & préside au courage.
 Triomphez de la force; elle vous doit hommage.
 J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
 Se soumet à vos loix les armes à la main.

I D A M E.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je vous
 croire?

E

Z A M T I.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

I D A M E.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

G E N G I S.

Vos vertus.

Fin du cinquième & dernier Acte.



L E T T R E
A M. J. J. R. C. D. G.

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le Genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la Société humaine, dont nôtre ignorance & nôtre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit vôtre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre: & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Misfortunés: secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays là, & que les exem-

ples de nos Nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les Belles Lettres & les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs, ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la Terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'Encyclopédie, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la Tragédie d'*Oedipe*; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi, un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles; un autre beaucoup plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV.* avec des notes dans lesquelles la plus crasse

ignorance vomit les plus infâmes impostures : un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom, le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font Courtiers de Littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite il y a près de trente ans sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais ras-

semblés dans les Archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741. lorsque j'étais Historiographe de France; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail; qu'on se fait à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope*, *Descartes*, *Boyle*, *le Camouens*, & cent autres, ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la Société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la Littérature, & à un peu de réputation, ne sont

que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la Terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lévide*, lisaient peu *Platon* & *Sophocle*; & pour ce Tyran sans courage, *Oclave Cépias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassins, que dans le tems où il fut privé de la Société des gens de Lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemi*, & que la Tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan*, qui ne sçavait pas lire, jusqu'à un Commis de la Douane qui ne fait que chiffrer. Les Lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le tems que vous écrivez contre elles; vous êtes comme *Achilles* qui s'em-

porte contre la gloire, & comme le Père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des Lettres, c'est moi, puisque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la Société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y effuye.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lû, par Ordre de Monseigneur le Chancelier, la Tragédie de *l'Orphelin de la Chine*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 19 Septembre 1755.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

Lettre

LETTRE

A

MADAME DE ***

SUR

L'ORPHELIN

DE LA CHINE,

TRAGÉDIE NOUVELLE

DE M. DE VOLTAIRE.



M. DCC. LV.





LETTRE
A MADAME DE ***
SUR
L'ORPHELIN
DE LA CHINE.



Que vous êtes à plaindre, MADAME! Il ne vous est pas possible, dites-vous, de quitter la Campagne & de venir voir la Tragédie nouvelle; elle a eu le plus grand succès. Vous me chargez de vous rendre un compte exact de la Pièce; c'est un foible dédommagement pour vous, mais enfin je m'acquitte de la parole que je vous en ai donnée: je connois trop le prix de pouvoir être agréable aux personnes qu'on estime.

L'Orphelin de la Chine est une Tragédie d'imagination; il n'y a de vrai, dans toute la Pièce, que les conquêtes de *Gengis-Kan* Scythe de nation, sans naissance, sans culture, mais plein d'ambition & de courage; il parvint à faire la conquête de tout le *Catai*. L'Histoire place ce Héros au douzième siècle. Voici comme M. de Voltaire a travaillé sur un fonds si stérile.

Gengis-Kan envoie son Lieutenant *Ostar* réduire la Capitale de la Chine. *Ostar* met tout à feu & à sang dans la Ville; il fait égorger le Roi, la Reine, & cinq Princes leurs enfans. Un sixième, encore au berceau, est secrètement remis à *Zanti* Ministre & Mandarin, qui habitant un Palais éloigné de la Ville, & respecté de la fureur des Tartares, se trouve à portée de sauver l'unique rejetton de tant de Rois. Une armée de Coréens, alliés de la nation Chinoise, s'avance pour la secourir. *Zanti* & son épouse *Idamé*, tous deux également vertueux, & qui voudroient mettre à l'abri de tout événement le dépôt précieux qui leur a été confié, n'hésitent pas à vouloir l'envoyer promptement à cette armée. Au moment qu'ils exécutent leur projet, on leur annonce que leur Palais est investi. *Ostar* vient réclamer cet enfant qu'ils cachent, & il n'y a plus moyen de le faire passer en d'autres mains. L'épouse & l'époux sont dans le plus affreux désespoir. Que fait ce dernier? Il donne ordre à *Azir* de cacher le Prince dans le tombeau de ses peres,

& fait substituer, à cet enfant, son fils unique pour être immolé. Des soldats alloient le percer, quand sa mere en furie arrive & le leur arrache. *Idamé* instruite que cet ordre a été donné par son époux, éclate en reproches contre lui. *Zanti* lui oppose son devoir, les sermens qu'il a faits pour la conservation de son Prince. *Idamé* n'écoute que sa douleur, atteste toujours aux assassins de son fils, qu'ils se méprennent au choix de la victime.

Cependant *Gengis-Kan*, qui avoit voulu faire marcher devant lui la victoire, arrive, se plaint à ses Guerriers qu'ils ayent poussé trop loin la vengeance. Il ordonne qu'on respecte tous ces grands monumens consacrés aux Sciences & aux Arts, qu'on ne fasse plus couler de sang, & se borne à demander celui de l'Enfant dont la mort importe au repos du Monde. On expose à *Gengis* l'embarras de connoître la véritable Victime, celle qu'on alloit immoler n'étant pas le Prince. Une femme désespérée prend le Ciel à témoin que c'est son fils, & demande à tomber aux genoux de *Gengis-Kan* lui-même. Le Conquerant qui veut être éclairci, ordonne que cette femme paroisse. Il se trouble en la voyant; il reconnoît *Idamé*, cette même *Idamé* à laquelle il avoit rendu autrefois des soins sous le nom de *Temugin*, dans un séjour qu'il avoit fait à la Capitale de la Chine. Il avoit osé alors demander la main d'*Idamé*; le desir d'être plus digne d'elle & de se venger

d'un refus qu'il avoit effuyé, lui inspira les grands projets qu'il mit à exécution. Il rassure cette beauté tremblante, il est bien loin de vouloir lui ôter son fils; mais il prétend sçavoir qui d'elle ou de son époux cherche à lui imposer. Comme *Idamé* demande toujours grace pour son fils, sans qu'elle veuille rien éclaircir, *Gengis* commande qu'on l'immole. Frappez, dit-il à ses Soldats. A ce mot terrible, la mere tombe aux pieds du Vainqueur & lui révele tout. Elle accuse son époux avec une noblesse étonnante, & qui ne peut se comparer qu'à la fermeté de *Zamti*, amené devant *Gengis-Kan*. Ce dernier qui sent sa premiere passion se rallumer, tâche de la vaincre: mais vaincu par elle, il met un prix à la grace d'*Idamé*, à celle de son époux, de leur fils & du Prince lui-même. Il propose à l'objet qu'il adore un divorce autorisé par les Loix des Tartares. *Idamé* frémit, & préfere son époux vertueux à toutes les Grandeurs de l'Univers. Tant d'héroïsme n'est qu'un obstacle de plus à la clémence du Conquerant. *Zamti* qui désespere de rien obtenir, prend un parti extrême. Cet époux va trouver son épouse, & lui conseille lui-même ce divorce pour l'intérêt de tant de têtes si cheres; mais il ajoute qu'il descendra au tombeau, il seroit trop affreux pour lui de la voir unie à un autre. *Idamé* déteste de pareilles ressources, & en communique une autre toute simple. Dans ce même tombeau, dit-elle, où

le Prince est caché, je connois une issue qui mene aux Coréens; prenons notre fils, celui de nos Rois, portons ce sacré dépôt dans tous les rangs belliqueux de nos Alliés, triomphons, ou mourons avec eux.

Zamti & *Idamé* parvenus à fuir, n'ont échappé à la vigilance de leurs ennemis, que pour retomber plus cruellement dans leurs mains. Un Combat s'est donné entre les Coréens & les Tartares. Les derniers ont été vainqueurs. *Gengis*, au milieu du carnage, voit *Idamé* disputant à des Soldats les deux enfans. Il fait conserver la vie à l'un & à l'autre; mais il jette des regards furieux sur *Idamé*. *Zamti* est mis aux fers. Ces époux infortunés attendent leur Arrêt. *Gengis* vient le prononcer, mais l'amour désarme sa fureur; il assure *Idamé* qu'il est encore tems d'obtenir sa grace. Cette vraie Héroïne n'en demande qu'une, c'est un dernier entretien avec son époux. *Gengis* qui se flatte que c'est peut être un sentiment pour lui, se rend à cette prière. *Zamti* & *Idamé* se revoient avec transport, se plaignent, s'encouragent réciproquement. L'épouse tire tout à coup un Poignard, & se défiant que sa main la serve mal, elle le présente à son époux pour qu'il la frappe, & qu'aussi-tôt il se perce lui-même, & tombe sur son épouse expirante; notre mort, ajoute-t-elle, rendra jaloux le Tyran. *Zamti* n'a pas plutôt levé le Poignard sur son épouse, que *Gengis* paroît & arrête un coup si désespéré.

Le Héros ne revient point de son étonnement ; surpris de tant de courage, & plus encore de toutes les autres vertus d'*Idamé*, il lui pardonne, à elle, à son époux, à leur enfant & à l'enfant des leurs Rois. Il se propose de tenir lieu de pere à l'un & à l'autre, & il exhorte *Zamti* & *Idamé* à être toujours le modèle parfait des cœurs vertueux.

Je me trompe fort, Madame, ou cette Tragédie sera mise au rang des plus belles de l'Auteur. Tous les genres de beauté s'y trouvent. Les situations sont neuves, frappantes & vraiment théâtrales. Je doute que l'intérêt soit plus fort dans *Merope*, & que les caractères y soient mieux marqués. Quelle force, quelle grandeur d'ame dans *Idamé* & son époux ! Quel héroïsme naturel dans le Rôle de *Gengis-Kan* ! Pour la conduite de la Pièce, je la trouve encore admirable. Quelques personnes ont cru appercevoir un double intérêt au quatrième Acte. Il n'y est plus question, disent-elles, de la mort du fils des Rois, mais du divorce d'*Idamé*. Il s'agit si bien alors de ce jeune Prince, que la conservation de ses jours dépend absolument de ce divorce. Les gradations de chaleur y sont observées supérieurement. Rien ne languit, à quelque chose près à la fin du troisième Acte & au commencement du quatrième. Je pense même que c'est bien assez que ces longueurs ayent paru à la première Représentation de la Pièce, & qu'elles seront

supprimées à toutes les autres. On dit que l'Auteur avoit d'abord fait sa Piece en trois Actes ; il y paroît, & l'on reconnoît quelques Scenes de remplissage. Que M. de Voltaire retouche quelques endroits de cet Ouvrage, & je vous garantis que nous aurons un chef-d'œuvre.

Je ne vous parle pas, Madame, de la diction de la Piece ; elle est de M. de Voltaire, c'est assurément tout dire. Vous connoissez son coloris. J'appellerois volontiers l'Auteur, le *Rubens* de la Poësie.

Que ne puis-je, Madame, vous rendre tous ces morceaux admirables, tous ces détails uniques qui ont été si applaudis ! Vous m'en sçauriez bien bon gré, j'en suis sûr. Voici tout ce que j'ai pû retenir.

Idamè expose à *Affeli*, sa Confidente, les suites affreuses du refus fait à *Gengis-Kan*.

Il eût servi l'Etat, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la Terre !

.....

Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,
Et l'Univers fait trop s'il aime à se venger !

Le Ministre *Zamti* de retour de la Ville, rapporte qu'il a vû :

Traîner dans son Palais, d'une main sanguinaire,
Le pere, les enfans, & leur mourante mere.

Le Roi n'a eu que le tems de lui dire,
Conserve au moins les jours au dernier de mes fils!

Zamti ajoute :

Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis!

Les idées de ce Ministre, sur la mort, sont
si belles !

Le coupable la fuit, le malheureux l'appelle.
Le brave la défie & marche au devant d'elle.

.....
Le sage qui l'attend, la reçoit sans regret.

Azir, Confident de *Zamti*, annonce que la
désolation est au comble.

Des brigands vont changer en d'éternels déserts.
Ces murs que si long-tems admira l'Univers.

La maniere dont *Ostar*, Lieutenant de *Gen-
gis*, réclame l'enfant qu'on cache, a fait un
grand effet :

Esclaves, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse à mes dernieres loix.
Il reste encor un fils du dernier de vos Rois :
C'est vous qui l'élevez ; votre soin téméraire
Ose en vain le cacher ; sa mort est nécessaire.

Peut-on mettre plus d'héroïsme qu'en met
Zamti dans l'ordre qu'il donne qu'on sacrifie
son fils?

Il peut sauver mon Roi, je me charge du reste.

Et je dois plus au sang de mon malheureux maitre,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

Dans son fatal berceau, saisis mon fils unique.

Comme *Azir* lui représente la férocité de
cette action, *Zamti* réplique :

C'en est trop, je le veux.
Je suis pere, & ce cœur qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit encor plus qu' tu ne peux m'en dire;
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.

Azir venant entretenir *Zamti* sur le fort de
son fils, le Ministre s'écrie :

Arrête ! Et parle-moi
De l'espoir de l'Empire, & du fils de mon Roi.

Ce qui tourmente le plus ce pere infortuné,
c'est la crainte que son épouse ne soit instruite
de l'ordre qu'il a donné : il recommande bien
le secret à son Confident.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime, & les humains sont malheureux par elle.

Il faut convenir pourtant, Madame, que les plus grandes beautés font dans le second Acte. Il est étonnant combien tous les Vers suivans ont été applaudis. C'est *Idamé* qui éclate en reproches contre son époux :

L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le Ciel irrité
N'a pas dans votre cœur mis tant de cruauté.

Elle dit que les soldats ont été moins cruels que lui :

Barbare ! Ils n'ont point eu ta fermeté cruelle

.....
Oui, j'ai fauvé le sang du fils & de la mere,
Et j'ose dire encor, de son malheureux pere.

L'époux s'excuse sur le grand intérêt de l'Etat.

..... Telle est notre misere ;
Vous êtes citoyenne avant que d'être mere.

A ces mots de ferment, de nécessité, de devoir, *Idamé* oppose les loix de la nature :

Non, je ne connois point cette horrible vertu.
J'ai vû nos murs en cendre, & ce trône abattu ;
J'ai pleuré de nos rois les disgraces affreuses ;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?

Ces Rois ensevelis, disparus dans la poudre,
 Sont-ils des Dieux pour toi, dont tu craignes la foudre ?
 A ces Dieux impuissans, dans la tombe endormis,
 As-tu fait le serment d'assassiner mon fils ?
 Hélas ! Grands & petits, & Sujets, & Monarques,
 Vainement distingués par de frivoles marques,
 Egaux par la nature, égaux par le malheur ;
 Tout mortel est chargé de sa propre douleur ;
 Sa peine lui suffit.

Zamti ayant le cœur déchiré, mais préférant
 à tout le salut du Prince, répond vivement :

. Trahissez à la fois
 Et le Ciel & l'Empire & le sang de nos Rois.

I D A M 'E.

De nos Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre ;
 Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre,
 Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
 Que les noms si sacrés & de pere & d'époux.
 La Nature & l'Hymen, voilà les loix premières,
 Les devoirs, les liens des Nations entieres :
 Ces loix viennent des Dieux, le reste est des humains,
 Ne me fais point haïr le sang des Souverains.
 Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide :
 Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
 Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours :
 Loin de l'abandonner, je vole à son secours !
 Je prens pitié de lui, prens pitié de toi-même,
 De ton fils innocent, de sa mere qui t'aime.

Gengis-Kan est, — à mon gré, le premier rôle de la Pièce. Jugez-en par la manière dont il développe son caractère:

On a poussé trop loin le droit de ma conquête:
 Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
 Je veux que les vaincus respirent désormais;
 J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
 Le sang du fils des Rois suffit à ma vengeance:
 Etouffons dans ce sang la fatale semence
 De complots éternels & de divisions,
 Qu'un fantôme de Prince inspire aux Nations.

 Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
 Ces prodiges des arts consacrés par les tems.

Conservez, dit-il, tous ces fruits du génie,
 ces écrits immortels:

Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile,
 Elle occupe ce Peuple, & le rend plus docile.

Il s'applaudit que l'affront qu'il essuya en
 n'obtenant point la main d'*Idamé* ait tourné
 à sa gloire:

Mon bonheur m'eût perdu. Mon ame toute entière
 Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
 J'ai subjugué le monde, & j'aurois soupiré.

Idamé se flatte qu'en tombant aux genoux de *Gengis*, elle obtiendra grace pour son fils :

Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux.
Pourroit-il rejeter les pleurs des malheureux ?

La deuxième Scene du troisieme Acte, où *Idamé* est admise à parler à *Gengis*, commence par ces deux Vers-ci :

Vous devez vous venger, je m'y suis attendue :
Mais épargnez mon fils, mon fils est innocent.

G E N G I S - K A N.

Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

Dans la Scene suivante, Scene dans laquelle *Idamé* accuse son époux avec tant de noblesse, elle dit :

Je devois respecter sa fermeté sévère ;
Je devois l'imiter : mais enfin je suis mere.

Elle donne pour preuve que l'enfant qu'elle réclamoit étoit son fils, tous les transports où elle s'est abandonnée :

Seigneur, à cet effort, que j'ai trop fait connoître,
Une mere aisément pouvoit se reconnoître.

Elle dit ensuite :

Voyez de cet enfant le pere confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.

Dans la quatrième Scene du quatrième Acte, *Gengis* fait à *Idamé* l'aveu de la passion la plus forte; il se flatte d'être aujourd'hui digne de cette beauté.

Vous vous deviez, Madame, au vainqueur des humains,
Temugin vient à vous, vingt sceptres dans les mains.

..... Le Trône a quelques charmes,
Et le bandeau des Rois peut effuyer des larmes.

Idamé lui répond :

Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

.....
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime :
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs;
Pardonnez cet aveu : mais respectez mes mœurs.

Dans la première Scene du cinquième Acte, *Affeli* est d'avis qu'*Idamé* tâche de fléchir *Gengis*. *Idamé* répond qu'il est transporté de fureur contre elle; c'est une raison de plus, réplique la Confidente, pour désarmer cet amant irrité.

Et vous doutez encor d'affervir ses fureurs.

Ce

Ce tigre subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimoit pas, parleroit moins de haine.

Enfin, vient le dénouement de la Pièce
& une tirade unique. C'est M. de Voltaire,
mais M. de Voltaire dans ses plus grands
coups de feu & de génie. *Gengis* parle ainfi
au moment qu'il a surpris & arrêté *Zamti*,
qui avoit le poignard levé sur son épouse
pour s'en frapper aussi-tôt lui-même :

A peine dans ces lieux je croi ce que j'ai vû.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis sur le Trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain, par mes exploits, j'ai su me signaler,
Vous m'avez avili, je veux vous égaler.
J'ignorois qu'un mortel pût se dompter lui-même ;
Je l'apprens, je vous dois cette gloire suprême :
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie,
Par le droit des combats j'en pouvois disposer ;
Je vous remets ce droit dont j'allois abuser.
Peut-être à cet enfant, heureux dans sa misere,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de pere :

(b)

Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi,
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.

Z A M T I.

Vous êtes digne enfin, Seigneur, de votre gloire,
Ah! Vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

I D A M E.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

G E N G I S.

Vos vertus.

Voilà, Madame, tout le jugement que je
peux porter de cette Piece sur une premiere
Représentation. Vous entendrez dire, sans
doute, que quelques Vers ont paru hardis,
comme, par exemple, ceux que je vous ai
cités dans la deuxième Scene du second
Acte : mais défiez-vous de tous ces Zoiles
qui ne critiquent que pour ne sçavoir pas
aussi-bien faire. Ces Vers ne doivent non
plus bleffer à Paris qu'à Londres. Qui ne
voit clairement que tout ce que dit *Idamé*
ne fait que sortir davantage l'amour de ses
Rois ? Et d'ailleurs, la Piece entiere ne
porte-t-elle pas sur cet amour si naturel &
si légitime ?

Dans l'Histoire de la Chine, par le Pere du Halde, il est parlé d'une Tragédie Chinoise, où un pere sacrifie également son fils pour le salut d'un Prince au berceau. Mais à cela près, & au titre des deux Tragédies, il n'y a aucune ressemblance. J'aimerois autant qu'on comparât un Magot de la Chine à un de nos plus grands Tableaux de le Brun. M. de Voltaire n'a peut-être non plus vu cet Orphelin de la Chine que le *Héros Chinois* du fameux Abbé de *Metastasio*, Tragédie que j'ai vu représenter en Italie, & qui a un faux air des deux autres.

Au reste, Madame, je dois rendre justice aux Acteurs. Mademoiselle Clairon a joué à son ordinaire, c'est à dire, avec autant de force que d'intelligence; son jeu est naturel, frappant et varié: elle nous dédommage de la perte de Mademoiselle le Couvreur. M. Sarrafin a rendu son rôle avec la plus grande vérité. On a trouvé que M. le Kain avoit mal saisi le sien à la premiere représentation; à la seconde, il a paru ce qu'il est, un des plus grands Acteurs que nous ayions. Le Public a beaucoup goûté la maniere dont étoient habillés les Acteurs & les Actrices; elles étoient en Chinoises, sans gants, sans panier, sans frisure & sans diamants. Voilà la premiere fois que j'ai vu observer le *costume* sur nos Théâtres; cela

encouragera peut-être les Acteurs à le suivre
à l'avenir.

Quoiqu'il en soit, de toutes les critiques
qu'on fera sur la Piece nouvelle, puissions-
nous avoir toujours des Voltaire. !

F I N.



L E T T R E
A UN HOMME DU VIEUX TEMS
S U R
L'ORPHELIN DE LA CHINE,

*Tragédie de M. de Voltaire, représentée pour
la première fois le 20 Août 1755.*

J
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E
V
O
U
S
S
E

classe un peu inférieure assiégeoit depuis 2 heures un malheureux Bureau où l'on n'avoit délivré que 30 Billets; le combat fut violent, les épées furent brisées, les chapeaux perdus, les bourses arrachées inclusivement avec les cheveux qu'elles renfermoient, & tel en cette bagarre, embourfa bravement trente coups de poings pour contenter une vaine curiosité, qui craindroit une égratignure s'il la falloit endurer pour l'honneur de son pays, le bien de sa famille, ou sa propre réputation, que vous dirai-je enfin, tout fut en règle, & il ne manquoit plus que de tuer un Portier * pour que M. de Voltaire eût un succès à la Scuderi.

On entra, on se rangea du mieux qu'il fut possible, un Duc auprès d'un Commis, une Fille de facile accès auprès d'une Comtesse, les Financiers n'eurent de places qu'aux Secondes, & les Conseillers du Roi furent contraintes d'enterrer leurs parures aux Troisièmes; cinq heures & demie sonnèrent, les Valets furent grondés, la Sentinelle les chassa, le Parterre poussa, les Amateurs souffèrent, les honnêtes femmes quittèrent leurs noeuds, les filles leurs mantelets, on fit silence, & la Toile se leva. A travers une cohorte indisciplinable de jeunes Gens militaires & Robins, le Théâtre offrit à nos yeux une décoration que l'on nous dit être chinoise. Si vous voulez sçavoir mon avis,

* Chacun sçait le propos de Scuderi, il prétendoit surpasser tous les succès de Corneille, parce qu'à la Représentation d'une de ses Pièces on avoit tué deux Portiers pour obtenir des Billets.

elle m'a paru gothique & voilà tout; le Peintre avoit dessein sans doute de faire un Palais de porcelaine autant qu'on a pû voir par l'exécution, & il n'a fait qu'un Palais dont les colonnes bleuës portent des chapiteaux rouges & sont soutenuës par des bases de même couleur, les cinq coulissës sont terminées par trois fermes percées en peristille, dont la dernière représente une fenêtré au-devant de laquelle est une Pagode, chaque coulissë ou colonne est ainsi que sa base & son chapiteau couverts d'hiéroglyphes soi-disant Chinois, & vraisemblablement copiés d'après les tablettes d'encre qui nous vient de cette savante contrée, lesquels vûs de loin semblent des veines d'or, & font de ce beau Palais une tabatiere d'avanturine. Si le Peintre qui a donné le dessein de cette Décoration eût consulté nos Voyageurs ou quelques Scavans, il auroit pû avoir une idée du dessein sur lequel le fameux Many, ce Raphaël des Indes, fit construire le cabinet des Rois de la Chine que lui-même il peignit à fresque. Mais dans ce pays ci on sçait tout sans rien apprendre, que nous sommes heureux!

La sublime Clairon & Mlle Hus ouvrirent la Scene, je ne puis nier que leurs habits ne soient charmants; voilà la première fois que je vois Melpomene sans panier, loin que ce coûtume d'habits ait fait tort aux charmes de nos Actrices, elles n'en ont paru que plus aimables & plus tragiques: quelques malins ont seulement remarqué que la mesure du pied de la plus jeune excédoit un peu celle de Pekin.

Premier Acte.

Idamé se plaint à sa Confidente de sa propre disgrâce, & déplore les malheurs qui environnent l'Empire du Cathai; c'est-là que se passe la Scene*. Genghis-kan est un Scythe barbare sorti des extrémités du Nord pour porter la terreur & la mort dans tout l'Univers, il a pris d'affaut la Ville du Cathai, le fer, le feu le suit partout; mais ce qui porte encore plus Idamé à le craindre, c'est que ce Conquérant terrible, ce fier Genghis-kan n'est autre chose qu'un Scythe d'un rang assez obscur dont elle avoit jadis été aimée; mais qu'elle n'avoit pû épouser, parce que les Loix de la Chine défendent de s'unir aux Etrangers. Ce Conquérant se rappellera, dit-elle, son ancienne injure, il immolera mon époux à sa fureur. Cet époux arrive, c'est un Mandarin de la premiere Science, un de ces Lettrés si fameux dans l'Univers, depositaires sacrés de ces augustes loix sur lesquelles est établi l'empire le plus ancien du Monde. Il vient annoncer à sa chère Idamé que l'Empereur, son auguste épouse & cinq de leurs fils viennent d'être égorgés, mais qu'il a sauvé le dernier enfant encore au berceau. A peine achève-t-il que le Confident ou plutôt le Général des Troupes du Vainqueur vient demander à *Xamsi*, c'est le nom du Mandarin si je ne me trompe, ce cher enfant qu'il a soustrait au coup mortel. Si vous craignez la

* Vous connoissez ce pays si vous avez lû l'Arioste, il n'est pas permis d'ignorer que l'Empire de Cathai a donné la naissance à cette fameuse Angelique qui fit faire tant de sottises au vigoureux Rolland.

mort, dit-il; il faut me le livrer: je ferai mon devoir, répond le sage Vieillard, quelle consternation ou plutôt quel désespoir! Le Mandarin ordonne à son épouse de porter le fils du Roi au sein des tombeaux de ses Ayeux, & de Py cacher: elle sort pour exécuter ses ordres & le laisse avec son Confident à qui il fait faire le serment solennel de taire à jamais le secret qu'il va lui confier, & alors il lui ordonne d'aller prendre son fils unique au berceau & de le porter aux Vainqueur. Le Confident fremit, le vieillard lui-même s'émut, il ne peut dévorer les pleurs que lui arrache ce sacrifice affreux; mais il exige qu'on lui obéisse, le Confident y souscrit: deux ou trois Moucheurs assez mal-propres viennent vous apprendre que l'Acte est fini.

Le deuxième est ouvert par le Vieillard qui est instruit par les larmes de son Confident qu'il est obéi, sa femme entre, elle vient d'apprendre le projet de son époux, elle sçait qu'on a livré son fils, elle est femme, elle est mere, ajoutez à cela nouvelle mariée, & n'ayant qu'un enfant, le cri de la nature parle plus haut dans son cœur que l'amour de ses Rois, elle n'écoute point ce que lui allégué son époux, vous connoissez le coloris de M. de Voltaire, cela doit vous suffire pour juger de la beauté de cette Scene qui est vraiment digne de son Auteur. On vient annoncer l'arrivée du Conquérant; tout le monde se retire, il entre enfin, il donne des ordres, distribue ses troupes, il craint quelque surprise de la part des Comoréens qui étoient l'unique espérance du Mandarin; Il

ordonne qu'on y veille, il se félicite d'être enfin sur le point de dévaster un Pays où il a essuyé tant de chagrins & d'affronts, on lui vient annoncer qu'à l'instant qu'on alloit livrer le dernier Fils du Roi au supplice, une femme aussi furieuse que désolée étoit venu l'arracher des mains de ses Soldats, & protester au nom de Dieu qu'on alloit égorger son propre fils, & non celui du Roi. Cette femme est inconnue; Genghis-kan est étonné de cet événement, il soupçonne qu'on le trompe, il en est indigné, il donne ordre d'arrêter cette femme & son époux. Il sort.

Troisième Acte.

Il rentre furieux de n'avoir pu découvrir la vérité; on amène cette femme; quelle surprise pour lui de reconnoître cette même Idamé qu'il avoit adorée, & dont il avoit essuyé les refus; tout son amour se réveille; elle lui demande la grace de son fils; ce mot lui apprend qu'elle est mariée, & le rend à la fois furieux & jaloux; il veut voir cet époux heureux qui l'a emporté sur lui. Le Mandarin arrive, Genghis-kan porte déjà dans son cœur l'arrêt de la mort de son rival, mais il veut sçavoir ou est le fils du Roi. Idamé éperdue lui découvre le secret fatal de son mari & de l'Etat, & prouve par un très-grand discours que son époux est obligé d'écouter que les femmes n'entendent pas mieux les affaires, & ne sont pas plus discrettes au Cathai qu'ailleurs. Le vainqueur loin de s'apaiser s'irrite de plus en plus; le Mandarin sort; Idamé demande à son premier Amant la grace de son époux; mais Genghis-kan lui répond qu'elle

devoit plutôt songer à tous les affronts qu'il lui reste à reparer. Il reste avec son Confident à qui il dit dans un goût de longueur aussi inutile que déplacé, qu'il adore Idamé.

Au quatrième Acte il propose à cette généreuse épouse de quitter son mari & de l'épouser. A ce prix seul elle peut obtenir la grace du Roi, Orpelin Royal, de son Epoux & de son propre fils. Cette proposition ne se fait guère à une honnête femme, ou du moins l'exemple prouve qu'il faut s'y prendre avec certaines précautions que notre Conquérant ignoroit, vû sa qualite de Scythe, & qu'il auroit pû apprendre de quelques-uns de nos François. Idamé le refuse comme de raison, elle fait plus, elle lui parle avec morgue & fierté, elle dit qu'elle aime mieux mourir, & prouve par d'excellens propos que si les femmes du Cathai ne gardent pas le secret de leurs maris, elles leur gardent du moins autre chose. En vain le vainqueur lui offre-t-il le Sceptre de l'Univers, tout cela ne la tente point, quel amour conjugal! hélas! n'en pourrions-nous trouver des exemples qu'au Cathai! Pour moi j'irois m'y marier dès demain, si malheureusement la folie n'en étoit faite, il ne reste qu'un moyen à Genghis-kan, il menace de faire périr le Mandarin & les deux enfans, si la cruelle Idamé n'a pas la complaisance de répondre au plutôt à ses desirs. Cette tendre épouse frémit à ce discours, & demande à voir son mari, le Tyran le lui permet & fort, elle reste avec sa Confidente qui en fille sincère lui conseille de contenter le vainqueur, on n'en doit point être surpris, c'est un

propos de Femme-de-chambre. Oh les mœurs sont bien observées dans cette Tragédie! Il arrive cet époux contre l'honneur duquel le Maître du Monde conspire; il apprend les intentions du Conquérant, il voit que c'est à ce prix seul qu'il peut sauver le Fils du Roi pour lequel il a un attachement incroyable; il considère son grand âge & le peu d'usage qu'il peut faire d'une jeune femme, tout cela inté-rieurement; ainsi tout examiné, il dit à Idamé qu'il faut qu'elle le quitte & suive Genghis-kan; il est vrai qu'il promet de se tuer, & c'est le parti le plus décent qu'il puisse prendre; mais sa femme est indignée de ce projet, & lui en propose un meilleur, c'est de retirer elle même le Fils du Roi des tombeaux où il est resté *sans manger*, & de le porter aux Chefs des Comoréens par des détours obscurs inconnus aux vainqueurs. Cette entreprise lui est d'autant plus aisée qu'elle est la seule qui ne soit point observée. Ainsi finit le quatrième Acte.

Genghis-kan tout amoureux qu'il est a toujours les yeux ouverts; il est instruit du complot, il fait arrêter les criminels, il ne reste aucune ressource à Idamé. A force de prières elle obtient encore de revoir son époux. Le Public imagine aisément que le dernier parti qu'ils aient à prendre est de se tuer tous deux d'un coup fourré, c'est aussi ce qu'ils vont faire. Idamé après avoir peint ses malheurs à son époux lui donne un poignard qu'elle avoit caché & le supplie de la frapper: il s'étonne, il frémit; cette action demande quelques réflexions, il en fait de très-courtes à la vérité, & le fer à la main, lève déjà un bras que

par bonheur Genghis-kan arrête, ils se croient perdus ; mais le vainqueur surpris de leurs vertus et sur-tout de leur constance, voyant qu'il ne pourra jamais contenter son amour, juge à propos de l'éteindre & leur pardonne aussi-bien qu'au fils du Roy qu'il comble de faveurs, & tout cela ne pouvant pas mieux faire.

Voilà, Monsieur, le plan exact de la Tragédie qu'à certains égards on a justement applaudie hier. Vous voyez que l'invention n'en est rien moins que neuve. Vous sçavez dans quelle Tragédie Anglaise M. de Voltaire a pris la Scene du cinquième Acte. La générosité de Gusman, d'Auguste, de Polieucte, & le dénouement de Pyrrhus sont les originaux de celui-ci.* Un fils supposé à la place d'un fils de Roy que l'on veut soustraire au supplice ; c'est le plan de la Tragédie d'Egyptus de Mr. de M. ou plutôt c'est toute l'histoire d'Andromaque & d'Astyanax, le fils d'Hector est de même caché dans des Tombeaux.

Quant à la disposition, le but d'une Tragédie ce me semble est d'instruire en intéressant. Les Poëtes instruisent de deux manieres en amusant, en présentant des modèles de vices ou de ridicules à fuir ; c'est la Comédie, en intéressant ; en offrant des Tableaux de vertus à imiter, c'est la Tragédie. Le but moral de celle-ci est assez obscur, on ne sçait si l'Auteur prétend montrer l'attachement que

* De plus, si je n'étois discret par goût, j'ajouterois que cette Tragédie tant pour le plan que pour l'exécution est à Zulime du même Auteur ce que le Duc de Foix est à Adélaïde.

P'on doit avoir pour ses Rois, & alors il auroit eu tort de contredire cette maxime dans certains endroits de son ouvrage, ou bien veut-il donner un Tableau de la fidélité & de l'amour conjugal, alors il n'auroit pas fallu que son Mandarin qu'il veut rendre intéressant y manquât en ne faisant nulle difficulté d'abandonner son épouse aux desirs d'un homme qu'elle a tant de raisons de haïr.

Pour l'intérêt, il ne peut porter ni sur le fils du Roy, ni sur celui d'Idamé, que P'on ne voit point que le Royaume du Cathai soit détruit ou florissant, cela est encore fort égal au Français. Genghis-kan est un homme furieux qui n'a que les qualités d'un Conquérant, ce ne sont pas celles-là qui font pleurer. Il veut enlever une femme à son mari, & pour conquérir des Empires & les sacrager, il n'a d'autre droit que la force, tout cela ne touche point en sa faveur. Quant au Mandarin on l'aimeroit sans doute, mais je ne sçais pourquoi on est fâché de voir un pere sur le point d'immoler un fils; un époux pret à sacrifier sa femme a un rival furieux, tout cela est fort beau, mais cela n'est point dans nos mœurs; tant de vertu nous accable, mais ne nous attire point du tout; & dans toute l'assemblée quoiqu'elle fût nombreuse, je suis persuadé qu'il ne s'est trouvé ni pere ni époux qui en eût voulu faire autant en pareil cas, que le vieux Mandarin. Il ne nous reste plus qu'Idamé, aussi est-elle la plus intéressante, n'en déplaise à quelques agréables, qui n'aiment point avoir sur la Scene des tableaux de jeu-

nes femmes qui aiment si vivement de vieux maris, ils n'ont que faire de craindre, un tel exemple n'est pas de nature contagieuse.

Parler du grand Voltaire c'est vouloir admirer, aussi fais-je; cependant je ne puis me refuser deux ou trois idées. Je suis étonné par exemple, comment l'amour de Genghis-kan, de ce Conquérant terrible & fier, peut au bout de cinq années se rallumer à la première entrevue avec autant de chaleur, & comment après s'être rallumé si vivement il se peut éteindre avec la même rapidité, cela ne paroît pas dans la nature. Polieucte & Gusman ne cèdent leurs femmes que parce qu'ils vont mourir, & dans cette Tragédie Genghis-kan est encore au printems de son âge, tout lui réussit, il est heureux, il est vrai que c'est cela même qui rend son procédé héroïque, mais il faut que l'héroïsme même soit dans la nature, sinon, il devient merveilleux & n'intéresse plus.

Vous parler de la diction seroit faire injure au grand Voltaire, les fleurs naissent partout sous ses pas & ne cèdent leur place qu'aux fruits. Quelle fécondité! Quels détails charmants! Quelle érudition! Le sentiment succède à l'esprit, & l'esprit au génie. Partout où l'occasion se présente il fait l'éloge de ces Arts dont il est lui-même le flambeau. Il n'a pu s'empêcher de faire celui des Anglais (auxquels il a tant d'obligation) sous le nom de Japonnois. Idamé dans la Scene du cinquième acte avec son mari, lui dit qu'il faut périr de ses propres mains & imiter ces braves Insu-

laïres qui sçavent disposer de leur sort sans attendre :

Qu'un *Despote* insolent leur apporte la mort.

Le Vainqueur veut que ses soldats respectent les Arts & qu'ils épargnent les Livres sacrés : quoiqu'ils vous semblent des monumens d'erreur, dit-il :

Cette erreur est utile,

Elle occupe le Peuple & le rend plus docile,

Le second hémistiche ne me paroît pas d'une extrême justesse, l'erreur est mere du fanatisme, & nos histoires ne prouvent que trop que ce Monstre a plus soulevé de Sujets qu'il n'en a soumis : je finis, car item, il faut finir par un vers que je ne puis pardonner :

Trop heureux les Sujets inconnus à leur Maître, dit Monsieur de Voltaire; ce sentiment n'est vrai que pour des étourdis qui craignent la colere d'un Maître parce qu'ils la méritent; les gens censés pensent différemment, & pour moi qui me pique d'être du nombre des derniers, je me croirois trop heureux si j'étois connu de mon Maître, d'un Roi généralement aimé parce qu'il le mérite.

A propos j'oubliois de vous dire que les Comédiens ont retranché les lustres des aïles du Théâtre, il faut espérer qu'à force de retrancher les inutilités nous n'y verrons bientôt plus ni balcons ni ballets.

Je suis Monsieur, J.

A Paris le 21. Août 1755.



S

22 $\frac{2}{4,25}$

AB: 22 $\frac{2}{4,25}$

X 23 23 600

LO
UN
BIB
M



L

Repr

Ch

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black

VOL

up
bars

